

Le militaire en opérations multinationales. Regards croisés en Afghanistan, en Bosnie, au Liban, Delphine RESTEIGNE, 2012, Bruxelles, Bruylant, 292 p.

Papa Samba Ndiaye

Volume 44, Number 1, March 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1015138ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1015138ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ndiaye, P. S. (2013). Review of [*Le militaire en opérations multinationales. Regards croisés en Afghanistan, en Bosnie, au Liban*, Delphine RESTEIGNE, 2012, Bruxelles, Bruylant, 292 p.] *Études internationales*, 44(1), 152–154.
<https://doi.org/10.7202/1015138ar>

peut aborder la totalité de la réflexion sur l'État, les approches présentées ici peuvent alimenter la réflexion transversale sur les rapports entre États et sécurité internationale et aider l'étudiant à s'ouvrir à ces problématiques toujours renouvelées.

André DUMOULIN
Université de Liège

Le militaire en opérations multinationales. Regards croisés en Afghanistan, en Bosnie, au Liban

Delphine RESTEIGNE, 2012,
Bruxelles, Bruylant, 292 p.

À contre-courant de l'opinion largement répandue selon laquelle l'organisation serait une réalité extérieure susceptible de se fixer des objectifs propres et d'exercer un pouvoir sur ses membres, Delphine Resteigne a plutôt adopté une approche qui consiste à mettre l'accent sur les rapports sociaux et les contextes d'action qui s'établissent dans l'organisation et, par là, sur les individus qui la composent. C'est en cela que son étude est originale et qu'elle enrichit les études internationales.

Le livre se penche sur la dimension structurelle et culturelle des organisations militaires regroupées en alliances ou *task forces* avec une culture organisationnelle pour observer les interactions sociales en Bosnie, au Liban et en Afghanistan. Aux forces armées ont été ainsi assignés de nouveaux rôles professionnels qui font d'eux des spécialistes dans la gestion des crises au sens large. Ce phénomène est facilité entre autres par la révolution technologique. En effet, celle-ci a entraîné des changements dans l'organisation militaire avec un personnel de plus en

plus spécialisé. On passe ainsi d'une armée de circonscrits à une armée de métier. L'auteure analyse la participation de l'armée belge sur trois théâtres d'opérations, en Afghanistan, au Liban et en Bosnie-Herzégovine.

En Afghanistan, l'une des particularités de la mission internationale de paix est la création des équipes de reconstruction provinciale. Il y en avait 26 en janvier 2009. D'après la définition de l'OTAN, « ce sont de petites équipes de personnels civils et militaires internationaux travaillant dans les provinces afghanes pour contribuer à étendre l'autorité du gouvernement central et créer des conditions de sécurité et de sûreté plus favorable à la reconstruction ». Toutefois, si les aspects civils et militaires semblent avoir le même poids, dans les faits les éléments civils ne rassemblent qu'un très faible effectif. Chaque équipe de reconstruction provinciale compte généralement, selon l'auteure, 5 à 10 % de civils. Ce qui veut dire que les tâches de reconstruction sont confiées à des militaires qui s'occupent de tâches plutôt réservées aux humanitaires.

Au Liban, la mission de l'ONU qui a été créée en 1978 a vu son mandat renforcé après les événements de l'été 2006. Cette mission ressemble à une mission de maintien de la paix classique, tout en mettant l'accent sur les spécificités de chaque équipe en veillant à y encourager le développement d'un certain esprit de cohésion.

En Bosnie-Herzégovine, enfin, le but de l'opération était de contribuer à assurer un environnement sécurisé et de continuer les engagements pris dans le cadre des accords de Dayton-Paris. L'opération militaire Althea menée par l'EUFOR (European Union Force) a été

lancée le 2 décembre 2004. Sur le plan des pratiques professionnelles, les militaires ont adopté des comportements ritualistes et la vie de tous les jours y était essentiellement rythmée par le travail, les moments de loisir, les contacts virtuels avec la famille et les repas puisque le niveau d'alerte était peu élevé.

Dans tous les cas étudiés, il apparaît en filigrane que les contacts avec les populations locales étaient souvent difficiles, voire inexistantes, en raison de la connaissance insuffisante de la culture locale par les acteurs de la paix. En Belgique par exemple, souligne l'auteure, une formation culturelle est enseignée pendant la période de préparation, mais elle se résume à une seule journée d'initiation à la culture du pays de déploiement et à quelques exercices et jeux de rôles réalisés lors de la période de préparation.

Le livre de Delphine Resteigne possède plusieurs qualités, tant sur le plan théorique, méthodologique qu'empirique. Sur le plan théorique d'abord, l'auteure va à contre-courant des études organisationnelles en insistant sur les contextes d'action et les rapports sociaux plutôt que sur les structures. Sur le plan méthodologique, elle innove en empruntant une approche à l'opposé de la démarche positiviste, qui est déductive. Elle a privilégié des allers-retours successifs entre la formulation d'hypothèses et des séjours sur le terrain. Enfin, sur le plan empirique, elle a réalisé du terrain remarquable dans différentes aires géographiques et a eu accès à des lieux et à des acteurs que peu de chercheurs fréquentent en faisant de l'observation participante et de la collecte de données et d'entrevues. Resteigne n'a donc pas mobilisé une théorie déterminée, mais

les référents théoriques se sont plutôt matérialisés progressivement au cours des différentes étapes de la recherche. Ainsi, les perspectives théoriques sont présentées en tant que possibilités. Le résultat, c'est que la structure théorique de l'ouvrage est quelque peu indifférenciée et qu'il plane un doute sur les possibilités théoriques les plus utiles à l'analyse de l'auteure. L'écueil de cette approche est qu'elle produit une explication « surdéterminée de la réalité » et entretient le flou sur l'explication la plus importante.

Sur le plan méthodologique aussi, en allant à l'opposé de l'approche positiviste et en choisissant une méthodologie « all over the place », c'est-à-dire démesurée et où les référents théoriques sont choisis progressivement au cours des différentes étapes de la recherche, elle rend la généralisation impossible et l'accumulation du savoir difficile.

Enfin, sur le plan empirique, les extraits de quelques entrevues montrent ce qui explique l'échec ou en tout cas les difficultés des opérations de paix dans des contextes lointains :

C'est un système arriéré, à l'africaine [...] Lors d'une précédente mission ONU, par exemple, quand je devais avoir un véhicule, je devais demander à New York (p. 200). Le plus difficile, quand on travaille à l'international, c'est de s'habituer aux différentes méthodes de travail [...] Les pays européens sont plus proches de nous [...]. Les Ghanéens et les Indiens, ils ont des approches différentes, par rapport aux officiers par exemple... chez eux, il y a des castes qui existent, une forte hiérarchie (p. 203). Le pire, ce sont les Indiens car ils nettoient leur

nez tous les matins. C'est comme certains Africains [...] Et, au niveau de l'utilisation des toilettes, certains Asiatiques mettent les pieds sur la lunette du WC quand ils vont aux toilettes ! (p. 204).

Ce qu'il faut retenir de ces quelques extraits d'entrevues, c'est que la première leçon, peut-être, à enseigner aux acteurs de la paix, c'est l'altérité et l'ouverture à la différence pour une meilleure efficacité et une meilleure efficience des opérations de paix.

*Papa Samba NDIAYE
Université Gaston Berger de Saint-Louis
Sénégal*

ANALYSE DE POLITIQUE ÉTRANGÈRE

L'Afghanistan. La guerre d'Obama

*Gilles VANDAL, 2012,
Outremont, Athéna, 262 p.*

Dans son article *Obama, bof !* daté du 28 octobre 2012 que le respecté quotidien français (de centre gauche) *Le Monde* a publié, Hervé Kempf ose une comparaison en forme de boutade : On avait, souligne-t-il, retiré au cycliste Lance Armstrong – qui s'était livré au dopage – les sept maillots jaunes consécutifs qu'il avait remportés alors qu'il concourait au tour de France. Ne devait-on pas frapper Barack Obama d'une sanction similaire, en lui retirant le prix Nobel de la paix qui lui avait été remis au lendemain de son arrivée à la Maison-Blanche ? Son (premier) mandat, conclut le journaliste, ressemblait pourtant à une suite de reniements.

C'est, en tout état de cause, sur le thème de ce prix Nobel que Gilles Vandal entame le second ouvrage qu'il consacre, en cette même année 2012,

à Obama, après *La doctrine Obama. Fondements et aboutissements* (PUQ). L'auteur nous rappelle que l'illustre comité suédois avait remis cette prestigieuse récompense au président des États-Unis peu après qu'il eut décidé (au printemps 2009) de renforcer l'effectif militaire dont son pays disposait en Afghanistan. Washington, qui entendait se libérer progressivement de l'hypothèque irakienne (ses dernières troupes devant quitter ce territoire à la fin de l'année 2011), estimait ainsi que le conflit afghan constituait une « guerre de nécessité » (p. 19). Une telle stratégie ne négligeait pas pour autant la voie diplomatique ; à la suite de l'opération visant à éliminer Osama Ben Laden, Washington put envisager pleinement des négociations avec la mouvance talibane afghane.

Tout comme George W. Bush, Barack Obama – tandis qu'il cherchait à convaincre ses concitoyens de l'importance de l'enjeu afghan dans la promotion de la paix et de la sécurité mondiales – instrumentalisa l'impact encore vivace des événements du 11 septembre 2001 sur les mentalités collectives dominantes américaines. Au demeurant réaliste, il ne voulait pas de rupture trop nette avec l'ère Bush. Toutefois, son approche et le cadre théorique dont il usait différaient de ceux de son prédécesseur. Washington se devait de revenir à son objectif initial, à savoir la lutte à l'encontre du terrorisme international et tout particulièrement le démantèlement d'Al-Qaïda.

L'ancien chef de la Maison-Blanche s'était appuyé sur l'analyse néoconservatrice de la scène internationale qui l'avait notamment autorisé à appréhender les drames du 11 septembre 2001. Son successeur se fondait, selon nombre d'analyses, sur